



**LA SOCIOGENESE
DU
TRANSSEXUALISME**

Séance du 2 juin 2004

par Patricia Mercader

**Maître de Conférences
Université Lumière-Lyon 2
Groupe d'Étude des Relations Asymétriques**

Dans sa conférence, Bernard Saladin d'Anglure nous présente une société hautement créative sur le plan symbolique, bien plus que la nôtre qui, presque dans son ensemble, se crispe sur une définition binaire du genre. De ces Inuits, je retiendrai personnellement deux aspects qui résonnent avec mes préoccupations concernant le transsexualisme :

- Si j'ai bien compris, en fait tous les Inuits ou en tout cas un grand nombre d'entre eux portent plusieurs noms, et vivent avec une identité pas nécessairement inversée, mais composite, avec des parts masculines et féminines. Il me semble que pour les individus, ce composite doit donner du « jeu » (comme en mécanique), permettre l'expression de traits divers, voire contradictoires, ouvrir des possibles (être garçon mais féminin par telle ou telle particularité, fille mais masculine par telle ou telle autre...) qui dans notre monde sont, dès l'enfance, découragés voire réprimés.
- Mais par ailleurs, le genre est imposé par l'environnement social (jusqu'aux mariages qui sont arrangés) et non pas autodéterminé ; les variations intrapsychiques, les ruptures imposées à certaines étapes comme la puberté, sont ancrées ou étayées sur un consensus social qui constitue clairement ce qu'on peut appeler un ordre symbolique, très riche mais aussi très contraignant au bout du compte.

Peut-être un débat pourrait-il s'ouvrir à partir de ces questions, par exemple en tentant de situer les points de contrainte et les points de souplesse de nos deux systèmes.

Dans la culture occidentale donc, la question de savoir ce qu'est un homme ou une femme est, en principe, traitée comme un constat qui relèverait de l'évidence : on appelle homme les mâles de l'espèce humaine, et femme les femelles. Et pourtant, notre société admet des exceptions : ceux et celles qu'elle nomme transsexuel-le-s, et qui seraient hommes malgré leur corps femelle, ou (plus fréquemment) femmes malgré leur corps mâle. C'est de cette exception, à la fois si étonnante, et si communément admise aujourd'hui, que je vais parler. Plus précisément, je vais explorer les mécanismes par lesquels notre société accepte de faire ainsi exception à l'une de ses catégorisations les plus fondamentales, les forces contradictoires à l'œuvre pour arriver à cette évolution.

Avant d'aller plus loin, définissons le terme, sur lequel les médias ont fait planer beaucoup de confusion : on nomme transsexuel quelqu'un qui affirme avoir, pour le dire le plus simplement possible, « une âme de femme dans un corps d'homme », ou le contraire. Au nom de ce sentiment d'identité inversée, qu'il dit avoir éprouvé depuis son plus jeune âge, le sujet se sent étranger à son propre corps, en particulier à ses organes génitaux, et entreprend une démarche de transformation physique : traitements hormonaux, chirurgie, etc. Parallèlement, il cherche à obtenir un changement de son état-civil. La démarche, dans ces deux aspects, exige qu'il obtienne l'accord d'une institution, le corps médical dans un cas, suivant un protocole approuvé par le Conseil de l'Ordre en principe (mais il existe aussi des pratiques privées qui contournent ce protocole), la justice dans l'autre. Pour que cette acceptation institutionnelle soit possible, le sujet doit démontrer qu'il est un « vrai » transsexuel, ou plutôt un transsexuel primaire, ce qui signifie que son sentiment d'identité inversée est si ancien et si fortement ancré que le « changement de sexe » apparaît comme la seule solution pour lui. Cette notion de transsexualisme primaire doit être clairement distinguée de plusieurs autres : DIAPOSITIVE 2

- L'intersexualité ou pseudo-hermaphrodisme, où il existe des malformations physiques liées à des troubles génétiques ou hormonaux. Dans ce cas, les organes génitaux ont généralement un aspect ambigu ou trompeur. Il faut souligner que dans les cas de transsexualisme on ne constate aucune anomalie physique d'aucune sorte.
- L'homosexualité, où l'attrance éprouvée pour des personnes du même sexe ne s'accompagne pas d'une identité inversée, même si parfois (pas toujours), l'homme homosexuel présente des traits féminins, ou la femme homosexuelle des traits masculins de personnalité.
- Le transvestisme, dans lequel le sujet (généralement un homme) éprouve une compulsion à porter des vêtements du sexe opposé, pratique dont il tire un plaisir érotique.
- Le transsexualisme secondaire, qui apparaît tardivement, vers la cinquantaine en général, chez quelqu'un qui vivait jusqu'alors en homosexuel ou en transvesti.
- On entend aussi parfois évoquer le « trangénérisme » (de l'anglais *transgender*), mais, ce terme utilisé plutôt par des sociologues ou des militants n'est pas un diagnostic, et il vise plutôt à désigner ou créer une communauté, en fédérant les aspirations autant des transsexuels que des transvestistes et de certains homosexuels à la présentation délibérément ambiguë. Il serait à rapprocher du mot de *queer* (bizarre, anormal) qui désigne finalement la même

mouvance, avec une nuance de plus : ce terme originellement utilisé pour insulter les homosexuels est aujourd'hui revendiqué et théorisé sur le mode militant, nous y reviendrons. Ceci dit, il reste des nuances, voire des oppositions, comme en témoigne cette définition publiée par une association de transsexuels : « Même s'ils y réfléchissent, les transsexuels/les ne remettent pas en cause les rôles sexués ni les genres, ce qui n'est pas le cas des transgenres qui ne cherchent pas à être reconnus socialement comme femme ou homme. Leur positionnement est plus politique car ils remettent en cause les genres. Ils peuvent modifier tout ou partie de leur corps, prendre ou non des traitements hormonaux. Contrairement aux « transsexuels/les », les transgenres ne revendiquent pas forcément un changement d'état-civil (sexe et prénom[s]). Ils ne cherchent pas à correspondre à un genre en particulier. Ils peuvent changer de genre selon leur besoin. En ce sens, ils réalisent une performance de genre. Les deux groupes utilisent des techniques de transformation corporelles. » (Reucher, 2002, p. 70)

L'existence même d'un protocole pour établir un diagnostic (impliquant qu'en définitive c'est le médecin, et non le patient, qui décide du traitement) est un parti-pris, et ne fait pas l'unanimité. Ainsi, le Parlement Européen a adopté le 12 septembre 1989 une résolution intitulée « *Sur la discrimination dont sont victimes les transsexuels* » pour inviter les états membres de la Communauté à légiférer sur le problème du transsexualisme. Les termes de cette résolution impliquent une sorte de droit des individus à choisir leur propre sexe : « *La dignité de l'homme et la protection de la personnalité humaine impliquent nécessairement le droit de mener une vie conforme à son identité sexuelle* », dit l'article un, et les États doivent mettre au point une procédure apte à garantir aux transsexuels la possibilité d'un « *diagnostic différentiel psychiatrique et psychothérapique de la transsexualité, dans le sens de l'aide à l'auto-diagnostic* »¹. En fait, comme nous allons le voir, le débat social se situe très précisément à ce point : qu'est-ce qui relève de la médecine, qu'est-ce qui relève de la liberté individuelle ? À quoi correspond à peu près, sur un mode plus épistémologique et avec des enjeux un peu différents tout de même, un autre débat, situé celui-ci entre les sciences sociales et la psychanalyse. Cette notion de transsexualisme soulève deux séries de questions assez différentes, bien qu'il soit possible, évidemment, de tisser des liens entre elles. La première série de questions concerne la psychogénèse de ce syndrome : qu'est-ce qui est arrivé à ces personnes, dans leur développement subjectif, dans la dynamique inconsciente de la famille où elles ont grandi ; par quel processus psychique singulier en sont-elles venues à construire leur forme particulière d'identité ? Au fil de mon exposé je vais nécessairement faire quelques incursions dans cette problématique, mais ce n'est pas mon objectif central aujourd'hui. Je souhaite plutôt développer ce qu'on pourrait nommer, si l'on veut bien me permettre un néologisme, la sociogénèse [diapositive 3] de la notion. En d'autres termes, je voudrais, à travers un brin d'histoire des sciences, montrer comment la catégorie du transsexualisme s'est construite, et surtout comment elle s'articule à l'évolution de notre façon de concevoir les relations entre sexe et genre.

Ici, je dois de nouveau m'interrompre pour définir les termes : on nommera sexe, dans ce contexte, tout ce qui renvoie à un paradigme biologique ou corporel (pour aller vite, être mâle ou femelle) et genre tout ce qui renvoie à un paradigme psycho-social (être assigné à une place d'homme ou de femme, présenter des traits de personnalité « masculins » ou

¹Parlement Européen, Procès-verbal de la séance du 12 septembre 1989 (référence PE 33.772).

« féminins », etc.). Ces définitions ne sont que provisoires, puisque précisément mon exposé porte sur l'apparition puis l'évolution de cette catégorisation dans la société moderne. Cependant, on peut noter d'emblée qu'à partager le champ de cette manière, on peut s'attendre à ce qu'un troisième terme pose problème, celui de sexualité, bien sûr, et en particulier le choix d'objet homo- ou hétérosexuel. Nous allons donc explorer, à travers quelques étapes de la pensée moderne, les liens mouvants entre quatre catégories : [diapositive 4]

- Le sexe, entendu comme « être mâle ou femelle »
- Le genre, sous deux aspects
 - L'identité, c'est-à-dire se sentir homme ou femme et être reconnu comme tel-le
 - Les traits de personnalité catégorisés comme masculins ou féminins
- La sexualité, notamment le choix d'objet

I. AU COMMENCEMENT ETAIT L'ÉGLISE (DIAPOSITIVE 5)

Au commencement était l'Église, ou plutôt la domination sociale d'une pensée monothéiste incarnée par ses institutions et ses clercs. Au commencement, c'est-à-dire, grossièrement, jusqu'au XIX^e siècle.

La pensée religieuse était simple, voire simpliste : un mâle ne pouvait être qu'un homme, une femelle une femme, au sens où le sexe biologique, choisi par Dieu, était absolument congruent avec une identité sociale également définie par Dieu. Dans cette logique le sexe et le genre étaient considérés comme deux aspects d'une seule entité, les traditionnelles deux faces d'une même médaille. Toute disjonction entre eux s'interprétait comme une offense à la nature, ou à la volonté divine, ce qui était la même chose. Quant aux traits de personnalité, une femelle-femme devait être féminine, et un mâle-homme masculin, pour les mêmes raisons : cet ordre était censé exprimer la volonté de Dieu et toute transgression était un péché très grave. Il était même tout à fait essentiel de toujours bien pouvoir faire la différence : vêtements contrastés, espaces séparés, servaient d'abord (et servent encore) à signifier la place de chacun dans le monde et à permettre le contrôle de ses comportements. *A fortiori* les pratiques sexuelles dites « contre-nature », le plus grand péché de tous, étaient punies de mort... Sur ces questions, les intégrismes monothéistes contemporains n'ont pas bougé d'un iota, ce qui dit bien à quel point la question est centrale dans leur système.

Bien entendu, pour être dominant, le discours religieux n'était pas le seul à se faire entendre au XVIII^e ou au début du XIX^e siècle, et la voix des médecins commençait à émerger. Mais leur point de vue ne tranchait guère avec celui de l'Église : le sentiment d'être « une âme de femme dans un corps d'homme » s'analysait comme pure folie, les comportements sexuels entre partenaires du même sexe comme une forme d'onanisme à laquelle la médecine ne s'intéressait que pour en souligner les effets supposés pernicieux sur la santé de ceux qui s'y adonnent.

II. LA THEORIE DE L'INVERSION (DIAPOSITIVE 6)

À la fin du XIX^e siècle, un discours psychiatrique nouveau s'est développé : les psychiatres ont commencé à être sollicités à des fins d'expertise auprès du pouvoir judiciaire, pour interpréter les variations du comportement sexuel et décider s'il fallait punir ou soigner ceux qui les pratiquaient. L'interprétation médicale avait donc une fonction polémique, ce qui entraînait deux conséquences dans les discours psychiatriques : les actes n'étaient plus considérés en eux-mêmes, mais rapportés aux personnes qui les avaient commis ; la nécessité d'innocenter ces personnes impliquait celle de trouver à leur comportement une cause susceptible de prendre valeur d'excuse. Le travail théorique des psychiatres a donc visé à distinguer, non plus des actes entre eux (fonction d'une hiérarchie dans la faute, ou d'un ordre public plus ou moins troublé) mais des personnes entre elles, c'est-à-dire à définir des syndromes, ou à camper des « types ». Quant à la cause, elle devait être située hors de la volonté du sujet, dans son histoire ou dans sa constitution. C'est alors que se construit la théorie de l'inversion.

Essentiellement, cette théorie consistait à poser que dans certains cas, et pour des raisons « naturelles² » bien que pathologiques (de la même façon qu'il n'est pas contre-nature d'être nain, ou diabétique...), il peut se produire qu'un être apparemment mâle soit féminin, ou un être apparemment femelle masculine, jusqu'à se travestir, ou avoir des relations sexuelles avec quelqu'un de son sexe. Cette approche pathologisante ne suscitait aucune réticence de la part des « invertis » eux-mêmes, pour lesquels elle représentait un progrès par rapport à la répression active qu'ils subissaient auparavant ; au contraire, le mouvement social et militant qui a mis en place et imposé ce point de vue comprenait de nombreux « invertis », médecins, juristes ou profanes. C'est dans ce contexte théorique, dans les années vingt, que sont tentés de premiers traitements chirurgicaux, « changements de sexe » décidés en commun par le médecin et par le patient, ou parfois réclamés par le patient et accordés par le médecin.

En fait, et pour revenir à une terminologie moderne donc anachronique, la théorie de l'inversion ne rompt pas vraiment le lien déterministe automatique entre sexe et genre : elle postule en effet que si un individu est inverti, c'est en dernière analyse parce qu'il est malade dans son sexe (les causes naturelles recouvrent des anomalies invisibles mais corporelles).

III. FREUD : L'ANATOMIE C'EST LE DESTIN (DIAPOSITIVE 7)

La psychanalyse naissante vient opérer une rupture profonde dans ces continuums déterministes. Freud soutient les psychiatres qui ont inventé l'inversion dans la mesure où il estime absurde de condamner l'homosexualité³, mais il rompt néanmoins très tôt avec leurs

² J'emploie ici le terme de nature faite de mieux en fait, dans le cadre de la théorie dite de la dégénérescence, on pensait plutôt que c'était la civilisation qui causait l'inversion...

³ On pourrait même dire que Freud va plus loin que ces mouvements, puisqu'il conteste à la fois la pénalisation et la pathologisation de l'homosexualité. En effet, dans une interview au journal *Die Zeit*, le 27 octobre 1903, il déclare : « Je soutiens que l'homosexuel n'a rien à faire devant un tribunal. Je suis même fermement convaincu que les homosexuels ne doivent pas être traités comme des malades, car une orientation sexuelle perverse est loin d'être une maladie. » La position de Freud sur l'homosexualité est très stable, puisque quelques années plus tard, il s'oppose à Jones, Abraham, Sachs et Ellington qui veulent interdire l'adhésion des homosexuels aux sociétés psychanalytiques (*lettre circulaire du 11 décembre*

conceptions théoriques. « *La psychanalyse*, écrit-il dans une note ajoutée en 1915 au texte des Trois essais sur la sexualité, *se refuse absolument à admettre que les homosexuels constituent un groupe ayant des caractères particuliers* ». En somme, il marque explicitement une séparation entre sexualité et identité de genre. Cette position de principe fermement affirmée ne va cependant pas sans ambivalence : on peut remarquer dans certaines études de cas (notamment celle sur Léonard de Vinci) que Freud associe tout de même étroitement féminité de l'homme et choix d'objet homosexuel.

La question des relations entre sexe et genre en psychanalyse est également posée de façon un peu ambivalente. D'un côté, Freud évoque souvent les effets possibles ou probables d'une « constitution », d'un substrat biologique, sur les éprouvés et comportements sexuels, mais d'un autre côté et de façon bien plus originale, il construit toute sa théorie autour du postulat que rien, dans l'humain, n'est donné d'avance, que tout se construit dans une psychogénèse singulière.

P.-H. Castel (2003) souligne que Freud fut très tôt perçu comme le promoteur d'une nouvelle normativité hostile aux intentions libérales des psychiatres qu'on a parfois nommés les « premiers sexologues », parce que sa théorie ne se contentait pas d'une neutralité descriptive, et s'interrogeait sur la psychogénèse de ces variations dans la sexualité. On peut se demander pourquoi cette méfiance, dans la mesure où, comme je l'ai souligné, Freud prend plusieurs fois la peine de préciser que l'homosexualité ne doit être ni condamnée ni soignée. Mais il est indéniable que ses théories enveloppent bien une norme hétérosexuelle « œdipienne » propre à susciter une telle inquiétude. Il y avait donc là en germe un désaccord sur la question de ce qu'est scientifiquement la sexualité.

J'ajouterais pour ma part que ce désaccord repose, en partie au moins, sur un malentendu. La psychanalyse, en effet, représente et promeut une certaine idée, essentiellement tragique, du développement humain : confrontés aux nécessités de notre développement dans des circonstances plus ou moins favorables mais toujours difficiles, nous faisons très tôt et surtout à notre insu, des choix déterminants pour notre avenir psychique ; ces choix toujours créatifs (McDougall, 1996) impliquent toujours aussi des sacrifices. Le propos de la cure analytique n'est pas, comme le croient certains, de mettre qui que ce soit « aux normes », mais plutôt, en rendant conscient ce qui ne l'était pas, de permettre au sujet de reconsidérer ses choix, pour les confirmer ou les transformer. Une autre idée de la liberté, en somme, qui prend en compte une claire conscience de ses limites, et surtout prend comme point de départ l'inéluctable opacité de l'humain à lui-même...

Ainsi, la célèbre formule « l'anatomie c'est le destin » est souvent interprétée comme un diktat naturaliste. Or, au moment où il la prononce, Freud ne traite pas du tout de différence sexuée, mais de la part violente, excrémentielle, de la sexualité humaine : « la situation des organes génitaux — *inter urinas et faeces* — demeure le facteur déterminant immuable ».⁴ Ceci étant dit, si cette remarque est presque toujours interprétée plutôt dans le registre de la différence des sexes, c'est sans doute bien qu'elle la concerne. Mais là encore, pour rester fidèle à la pensée de Freud il faut insister sur le terme d'anatomie, qui s'oppose à ceux de biologie, de constitution : ce qui fait destin, ce n'est pas la nature du corps mais son aspect. Et un aspect trompeur, puisque avec la station debout la différence entre les sexes est

1921 □ « Nous ne pouvons exclure ces personnes sans d'autres raisons suffisantes. » Cf. *Newsletter of the gay caucus of members of the American Psychiatric Association*, 1980, 5, 2-3.

⁴ (Freud (1912). Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse. In *La vie sexuelle*, p. 65

perçue de telle sorte qu'un enfant peut l'interpréter comme une présence/absence (Laplanche, 2003).

En d'autres termes, dans la pensée psychanalytique nous sommes obligés de faire avec une différence des sexes réelle, à laquelle, dans les années les plus fondamentales de la construction de notre psyché, nous ne comprenons finalement rien, que nous interprétons en fonction de perceptions incomplètes et colorées par les mouvements affectifs qui nous traversent. De la même façon, nous sommes obligés de faire avec un autre réel, la différence des générations, mais aussi avec l'irréductible altérité d'autrui, ou bien, dans un autre registre, avec les interdits du meurtre et de l'inceste, etc. Ces différences et ces interdits sont traités comme des épreuves dont le dépassement est nécessaire pour le développement du sujet (c'est plus tard seulement que la différence des sexes est promesse de plaisir, dans les premières étapes elle est, comme toute différence, surtout source d'angoisse). La psychanalyse ne soutient donc pas du tout que le fait d'être mâle ou femelle détermine automatiquement celui d'être homme ou femme (prééminence du sexe sur le genre) mais seulement que nous sommes assujettis à la différence des sexes, obligés de supporter qu'elle existe, donc de nous situer d'un côté ou de l'autre, pour nous constituer comme sujets, et ceci sur la base de mouvements pulsionnels et inconscients. Nous avons une part de choix (encore une fois, ces choix-là sont essentiellement inconscients, et pour l'essentiel effectués très précocement dans notre enfance), mais pas la puissance nécessaire pour que le monde se conforme à nos choix.

Dans la perspective psychanalytique, l'idée d'avoir une âme de femme dans un corps d'homme s'entend donc avant tout comme une construction psychique défensive, liée à l'angoisse suscitée par cette épreuve de réalité (pour ma part, en allant dans le même sens, j'ai analysé cette construction comme une illusion, au sens que Freud lui-même donne à cette notion : pas un délire, mais une position psychique où l'on renonce à « vérifier » la validité de sa réalité interne en la confrontant à la réalité externe).

IV. MONEY : LE SEXE D'ASSIGNATION, C'EST LE DESTIN (DIAPOSITIVE 8)

C'est après la seconde guerre mondiale que la terminologie moderne se met en place. L'anthropologue Margaret Mead avait parlé de sexe social, mais c'est le psychologue américain J. Money qui, le premier, utilise en 1955 le terme de genre, pour désigner le fait psychologique par lequel un sujet se sent femme ou homme et se comporte comme tel-le. Ce concept est élaboré à partir d'études concernant l'ambiguïté génitale et ses conséquences, études qui mettent en évidence le caractère déterminant de l'attribution du genre dans la constitution de l'identité du sujet : un enfant génétiquement mâle élevé en fille se pense fille, et un enfant femelle élevé en garçon se pense garçon, avec une certitude absolue et irréversible, et en adoptant les comportements correspondant à son identité. Le genre d'un sujet est définitivement fixé à l'âge limite de deux ans et demi, sauf dans le cas où les parents, incertains quant au sexe de leur enfant, lui ont transmis leurs doutes et donc une identité ambiguë qui permettra une réassignation plus tardive.

Donc, pour l'essentiel, on retiendra que Money rompt tout lien déterministe direct entre sexe et genre, sinon par le biais du processus de l'assignation qui, comme la découverte de la différence des sexes chez Freud, s'appuie sur la perception d'un aspect du corps. En fait la pensée de Money est plus complexe et repose sur l'idée d'une séquence de différenciation au cours de laquelle interagissent des éléments biologiques et des éléments psycho-sociaux, mais ces subtilités ont eu assez peu d'écho en Europe, puisqu'un seul de ses nombreux

articles, et aucun de ses livres, n'a été traduit. Disons simplement que pour lui, identité de genre, traits de personnalité et choix d'objet sexuel constituent un continuum.

Une conséquence du travail de Money est rarement évoquée, et pourtant elle en est, à mon avis, l'essentiel : l'expérience des intersexuels nous apprend que nous construisons tous notre identité sexuée non pas sur la base d'un déterminisme biologique, ou d'une quelconque nature, mais sur la base de ce que nos parents nous disent, sous la forme, en somme, de la croyance. On retrouve ici la notion centrale d'assujettissement : nous naissons prématurés, impuissants, et nous ne pouvons nous construire qu'en tant que nous sommes construits par les autres. Un peu comme si nos parents, leur personnalité et surtout leurs désirs inconscients, créaient pour nous une place particulière, une sorte de « creux dans le monde », plus ou moins confortable, plus ou moins restrictive, mais à laquelle, quoi que nous en ayons, nous sommes bien obligés de nous adapter. En d'autres termes, nous construisons notre identité en nous identifiant aux autres, mais surtout en étant identifiés par eux.

V. LA PSYCHOGENESE DU TRANSEXUALISME : DES « BRUITS » DANS L'ASSIGNATION (DIAPOSITIVE 9)

Malgré les contradictions évidentes entre ces deux approches, le transsexualisme moderne hérite à la fois de la théorie de l'inversion⁵ et de la disjonction entre sexe et genre élaborée par Money. C'est sur cette double base que se fonde, à partir des années soixante et notamment avec les travaux de Stoller, l'idée que l'identité de genre des transsexuels est définitivement fixée et que par conséquent, le « changement de sexe » est la seule façon de soulager leur souffrance psychique. Pourtant le transsexualisme, si l'on suit Money, se présente à première vue comme un défi à la logique : les transsexuels n'ont fait l'objet d'aucune erreur d'assignation, ce qui constitue une différence essentielle avec les intersexuels. Au contraire, leur identité de genre, semble-t-il, se construit et se maintient en opposition au discours de leur famille d'abord, de l'environnement social tout entier ensuite.

Un aspect me paraît particulièrement important : la théorie de l'inversion présumait, plus ou moins explicitement, une explication « naturelle » à ce qui ne se nommait pas encore transsexualisme. Les approches psychogénétiques, elles, posent que l'identité est dépendante de ce à quoi nos parents nous assignent. En fait, les cliniciens qui s'intéressent à la psychogénèse du transsexualisme se réfèrent tous, quoique de façons assez diverses, au comportement ou au désir des parents du transsexuel. R. Stoller, le pionnier, mais aussi L. Lothstein (1983), C. Chiland (1988), A. Oppenheimer (1992), Ceccarelli (1994), et bien d'autres, estiment, chacun à sa manière, que l'enfant développe son identité sexuelle inversée en fonction du désir inconscient de ses parents dans une famille où la différence des sexes ne fait pas sens, ou bien fait sens de façon particulièrement perturbée et conflictuelle. Comme toujours, cependant, lorsqu'on envisage la dynamique psychique par laquelle se construit une problématique singulière, les messages parentaux n'ont d'efficacité que dans la mesure où l'enfant les interprète activement en fonction de son propre désir subjectif. Au fond, ce point de vue élargit la notion d'assignation du genre. En cette matière, et comme le fait remarquer Laplanche, les messages de l'entourage sont « porteurs de "bruits", tous ceux que les adultes

⁵ Ceci très concrètement des chercheurs comme Harry Benjamin (1966) ou Daniel Stürup (qui fait partie de l'équipe qui prend en charge Christine Jorgensen l'un des premiers transsexuels opérés à faire événement médiatique) ont en fait travaillé avec les « premiers sexologues » avant-guerre en Europe.

proches viennent apporter : parents, grands-parents, frères et sœurs. Leurs fantasmes, leurs attentes inconscientes ou préconscientes. [...] Ces souhaits inconscients viennent aussi infiltrer l'assignation du genre. » (Laplanche, 2003, p.83) Or, ces bruits inconscients sont issus de la sexualité infantile des adultes, c'est-à-dire en particulier de la façon dont ils ont affronté l'épreuve de la différence des sexes et des générations... En somme, la sexualité infiltre le genre, qui précède le sexe...

Les psychanalystes qui ont travaillé sur cette question et publié des études de cas un peu approfondies parviennent aujourd'hui à des hypothèses assez précises et convaincantes, au sens où la clinique peut parvenir à des hypothèses précises et convaincantes : elle permet de construire, toujours *a posteriori*, la psychogénèse de telle ou telle histoire singulière, mais n'ambitionne pas, car ce serait tout à fait contraire à sa vocation et à son épistémologie, de découvrir une raison et une seule susceptible d'expliquer toutes les histoires de tous les transsexuels. En outre, ce type d'interrogation connaît des usages sociaux assez différents, car tous les « psy » ne se ressemblent pas. D'un point de vue purement psychanalytique, il s'agit d'une invitation à réfléchir, à comprendre, mais pas du tout à légiférer ou interdire, même si le seul fait de réfléchir peut être entendu par certains transsexuels comme une maltraitance théorique (Reucher, 2002, p. 36). Dans la tradition psychiatrique, en revanche, il s'agit d'une excellente raison pour garder un certain pouvoir, à travers le fameux « protocole », par exemple (mais d'un autre côté quel praticien digne de ce nom engagerait sa responsabilité dans un traitement aussi lourd sans s'être assuré, par les moyens à sa disposition, que c'est la meilleure chose à faire ?)

VI. ASPECTS SOCIOLOGIQUES ET POLITIQUES DE LA QUESTION : INTERACTIONNISME, FEMINISME RADICAL, QUEER THEORY (DIAPOSITIVE 10)

Il nous faut à présent changer un peu de point de vue, examiner notre objet sous un autre angle. Les relations entre sexe, genre et sexualité sont loin de n'intéresser que des psychologues, et les sociologues constructivistes sont aussi largement intervenus dans le champ. Dès les années soixante, l'école de sociologie interactionniste de Chicago, et plus particulièrement le courant ethnométhodologique, s'intéresse aux problèmes du genre. L'hypothèse centrale des interactionnistes consiste à affirmer que le monde social n'est pas donné, mais construit par les acteurs dans l'ici et maintenant de toute interaction ; c'est-à-dire qu'aucun concept ne rend compte d'une quelconque réalité objective, et qu'à la limite, la notion de réalité objective est pour eux un non-sens. Le genre, dans cette perspective, ou plutôt le fait pour un individu d'être un homme ou une femme et d'être traité par les autres comme tel, se situe comme l'une des catégories mentales que les membres de la société considèrent comme « évidentes » alors qu'ils la construisent en permanence dans toutes leurs interactions.

L'accent est donc mis, de nouveau, sur le processus d'assignation du genre, mais au sens où quotidiennement, dans chacune de nos rencontres, nous assignons un genre aux autres et nous nous faisons assigner un genre par eux. C'est le moment essentiel de la construction sociale du genre, car dans un premier temps, on décide qui est homme et qui est femme, et ensuite seulement, on justifie cette décision en attribuant des caractères « féminins » ou « masculins » à chaque catégorie. Le sexe lui-même est construit *a posteriori* comme marqueur du genre, puisque, dans toutes les rencontres ordinaires, nous décidons que tel individu est un homme ou une femme sans avoir vu ce qui est supposé prouver la chose, ses

organes génitaux (Garfinkel, 1958, Kessler et McKenna, 1978). Dans ces conditions, appartenir à un genre ne signifie rien d'autre que le fait d'être capable de se faire attribuer ce genre sans effort et sans jamais susciter de doute⁶. Dans la formulation de J. Butler (1990, 1993, 1997), figure marquante de la *queer theory*, on dira que le genre est essentiellement performatif, c'est-à-dire qu'il n'est pas « exprimé » par des actions, gestes ou discours, mais que la performance produit rétroactivement l'illusion d'un noyau interne lié au genre. Autrement dit, la performance du genre produit rétroactivement l'illusion d'une essence ou d'une disposition masculine ou féminine.

Parallèlement, à partir des années soixante-dix, la critique du déterminisme biologique s'est développée dans une perspective plus politique, en grande partie inspirée par la pensée de Foucault, et la signification qu'on donne aujourd'hui dans les sciences humaines au concept de genre doit beaucoup à des sociologues et anthropologues féministes dont l'objectif était de démontrer que la division sexuelle du travail et la domination des hommes sur les femmes ne sont pas des faits de nature. Dans cette perspective, le genre n'est plus seulement défini comme le versant psycho-social de la différence des sexes, mais comme un système de différenciation sociale au service de rapports de domination. Ce système est d'autant plus solide qu'il est « naturalisé », c'est-à-dire présenté comme un fait de nature.

Le premier pas consiste à montrer que la masculinité et la féminité s'apprennent (on ne naît pas femme, on le devient, et homme aussi...) ; le second à déplier les relations étroites entre ces socialisations différentes et la domination : masculin actif vs féminin passif, etc. Certaines tendances du féminisme vont s'attacher avant tout à « réhabiliter » le féminin, d'autres à critiquer le genre lui-même en tant que système de différenciation. En d'autres termes : quelle est la relation entre la différence et la hiérarchie ? Soit la différence est comme un contenant, la hiérarchie un contenu, et l'on peut abolir celui-ci sans renoncer à celle-là, c'est-à-dire qu'une complémentarité non hiérarchique est possible ; soit la hiérarchie est antérieure à la division, la raison d'être de la division, et dans ce cas l'idée de complémentarité est un piège (Delphy, 1991). Comme il m'est tout à fait impossible, dans le cadre de cette conférence, de faire place à tous les débats très vifs auxquels cette question a donné lieu, je me concentrerai sur ce dernier point de vue, dit « féminisme radical » ou parfois « féminisme matérialiste », qui rejoint les analyses interactionnistes. Pour ces chercheurs, le genre précède le sexe au sens où le sexe n'est qu'un marqueur de la division sociale, un signe servant à reconnaître les dominants et les dominés⁷.

Et, comme dans toutes les situations de domination, le dominant, ici l'homme blanc hétérosexuel, se pose comme la norme, le représentant de l'universalité, quand tous les autres sont renvoyés à n'être, précisément, que des « Autres », définitivement illégitimes, et qui n'ont comme seule issue que de lutter contre l'appropriation dont ils font l'objet, comme le suggère le jeu de mots proposé par Donna Haraway (1992), « *inappropriate/d others* ». Bien entendu, le premier pas vers cette libération consiste à reprendre la parole, à s'auto-définir, à imposer au dominant ses propres catégories de pensée... On comprend pourquoi, dans cette perspective, tout discours médical ou seulement psychologique peut être interprété comme stigmatisation.

⁶ La formule anglaise est encore plus forte : « Comfortableness and success constitute gender membership », *Ibid.*, 118, souligné par les auteurs.

⁷ marqueur construit par interprétation de plusieurs indicateurs dont certains sont des variables continues, et dont l'arbitre final est la présence ou l'absence de pénis

Dans cette perspective, le processus du « changement de sexe » est d'abord un véritable cas d'école : apprendre à se faire admettre par les autres comme un homme consiste à apprendre la pratique d'un certain pouvoir, et inversement, apprendre à se faire admettre par les autres comme une femme consiste à apprendre une soumission au moins apparente⁸. En outre, il permet d'étudier *in vivo* le processus d'assignation du genre, et notamment de montrer ses aspects dissymétriques liés à la hiérarchie entre les sexes ; par exemple, S. Kessler et W. McKenna montrent que l'attribution du genre est régie par le principe : « voyez quelqu'un comme femelle seulement si vous ne pouvez pas le voir comme mâle ».

Mais surtout, il s'agit de comprendre quel impact le transsexualisme peut avoir sur le système sexe-genre en tant qu'il est porteur de la domination masculine. Et l'on constate que la pratique des « changements de sexe » s'analyse de deux façons contrastées. Pour certains, c'est une tentative de rétablir une concordance entre genre et sexe, le plus difficile à tolérer dans notre société naturaliste étant l'existence d'un homme femelle ou d'une femme mâle... Pour d'autres, J. Butler par exemple, c'est plutôt le début d'un processus de dissolution du genre : si le genre est performatif, alors, aucune raison de distinguer l'être et la performance, je suis ce que je montre, ce qui revient à dire que le genre est essentiellement autodéterminé.

VII. CONCLUSION : LE TRANSSEXUALISME, ENFANT CONFLICTUEL DE LA CLINIQUE ET DU CONSTRUCTIVISME (DIAPOSITIVE 11)

Pour conclure, on voit que la sociogénèse du transsexualisme recouvre en fait une double filiation, entre la souffrance d'être sexué qu'incarnent si bien l'Adam et Ève de Masaccio, et la jouissance solitaire mais illimitée de la complétude, que suggère l'hermaphrodite endormi, en train de rêver peut-être...

- D'une part, la lignée « clinique » conduit à élaborer des hypothèses concernant une psychogénèse du syndrome, en posant comme postulat que la différence des sexes est un de ces faits de réalité auxquels tout humain, pour se construire, doit se confronter et se soumettre, dans un processus toujours douloureux. Le transsexualisme serait alors l'issue que trouvent certains sujets en souffrance, entravés dans ce processus par la problématique inconsciente à l'œuvre dans leur famille.
- D'autre part, la lignée constructiviste pose que le genre est essentiellement un fait social, un ordre, un instrument de domination, lié au sexe seulement par un processus de naturalisation idéologique dont la critique est nécessaire. La transgression transsexuelle serait donc une sorte de mode de vie alternatif, voire une promesse de changement social.

Entre ces deux pôles, notre société hésite, comme en témoigne l'arrêt de la Cour de cassation du 11 décembre 1992 (c'est la première fois qu'un changement de sexe est accepté

⁸ Les transsexuels eux-mêmes sont d'ailleurs tout à fait lucides sur ce point, comme le montrent clairement leurs autobiographies, et quelle que soit d'ailleurs leur position personnelle à ce propos on y voit des transsexuelles F→H se réjouir d'être enfin libérées des travaux ménagers quand elles adoptent une identité masculine, des transsexuels H→F s'amuser de se voir brusquement considérés comme incapables de conduire une voiture en marche arrière, ou interpréter leur propre penchant à la soumission comme une preuve manifeste de leur être-femme...

par cette cour, et la jurisprudence est encore actuelle) : « *Lorsque, à la suite d'un traitement médico-chirurgical, subi dans un but thérapeutique, une personne présentant le syndrome du transsexualisme ne possède plus tous les caractères de son sexe d'origine et a pris une apparence physique la rapprochant de l'autre sexe, auquel correspond son comportement social, le principe du respect dû à la vie privée justifie que son état civil indique désormais le sexe dont elle a l'apparence. Le principe de l'indisponibilité de l'état des personnes ne fait pas obstacle à une telle modification.* » On voit que la décision reste entre les mains du corps médical, mais d'un autre côté une certaine idée de droit à l'auto-détermination identitaire transparaît dans la référence à « l'apparence » comme source du statut de genre...

Mais cette double filiation est aussi conflictuelle que le serait l'héritage d'un fils Capulet-Montaigu ! Nous ne sommes plus au temps où les invertis se trouvaient fort bien d'être désignés comme malades ! Dans une perspective clinique, l'autodétermination du genre est une dérive perverse ou psychotique, ce qui peut susciter des attitudes très différentes, essentiellement réflexives (psychanalytiques) ou bien directement interventionnistes (psychiatriques). Sous l'angle constructiviste, la notion même de psycho-pathologie, voire la seule recherche d'une psychogénèse, constitue un comportement discriminatoire, et la psychanalyse tout entière est vue comme une rationalisation complexe des rapports de domination en l'état (Rubin, 1998). En fait, et cela dépasse nettement le seul champ du transsexualisme, le genre et la sexualité sont des enjeux cruciaux (peut-être les plus cruciaux de tous) d'un grave conflit scientifique entre clinique et constructivisme : c'est le cas aussi pour ce qui concerne le mariage homosexuel, pour l'analyse du phénomène prostitutionnel... Et comme toujours dans les guerres, les pires excès se produisent : ainsi, on entend des psychanalystes s'oublier jusqu'à prophétiser la fin de l'Occident, ce qui n'est vraiment pas leur rôle, et des sociologues sonner le glas de la psychanalyse assimilée à la normativité la plus « intégriste ».

Comment pourrait-on se réjouir des guerres, fussent-elles scientifiques ? Psycho-sociologue moi-même, j'ai tendance à penser que l'humanité résiste à se laisser découper selon les pointillés de nos frontières disciplinaires, et que tout phénomène humain témoigne de l'interdépendance profonde des registres psychique et social, et je devrais aussi ajouter le physiologique... Mais la très réelle discordance des points de vue clinique et sociologique rend le débat interdisciplinaire extrêmement difficile. Si entraîné qu'on soit à l'art de se tenir entre deux chaises, la position du centriste reste périlleuse, toujours partagée entre la tentation d'un compromis trop mou, un clivage presque schizophrénique, et le risque de pencher d'un côté en oubliant tout à fait l'autre.

Je n'aurai donc pas vraiment de mot de la fin, et encore moins de recommandations. J'espère, à travers cette promenade épistémologique dans les théories du genre, vous avoir fait entendre quelles forces sont à l'œuvre pour que notre société transforme cette catégorie fondamentale de notre pensée. Et j'ajouterai seulement que mon expérience de psycho-sociologue fortement imprégnée de psychanalyse freudienne, et de surcroît féministe, m'a appris trois choses :

- la première, c'est que rien, en tout cas aucun phénomène engageant la subjectivité d'un être, n'est donné dans l'humain, tout se construit, à grand-peine, et notamment la reconnaissance de l'altérité ;
- la seconde, c'est que nous ne sommes que superficiellement libres, car assujettis à des forces qui nous dépassent, externes (notre entourage proche et

la société où nous vivons) et internes (les mouvements pulsionnels qui nous restent pour l'essentiel inconscients) ;

- enfin, la troisième, ce serait que les sociétés humaines se tiennent toujours, au mieux, au bord de la barbarie, si clairement représentée par les intégrismes monothéistes.

Pour équilibrer tout cela, nous n'avons que notre pensée, c'est à la fois peu et beaucoup.

VIII. BIBLIOGRAPHIE

Benjamin Harry, (1966), *The transsexual phenomenon*, New-York, Julian Press, 313 p.

Butler, Judith P. *Bodies that matter : on the discursive limits of "sex"*. New York ; London : Routledge, 1993

Butler, Judith P. *Gender trouble* New York ; London : Routledge, 1990

Butler, Judith P. *The psychic life of power: theories in subjection* Stanford, Calif. : Stanford university press, 1997

Castel Pierre Henri, (2003), *La métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, (NRF), Paris, Gallimard, 551 p.

Ceccarelli Paulo Roberto *Le transsexualisme : Quelques réflexions sur les avatars des relations au masculin et au féminin chez le transsexuel*. Topique, Paris, 55: 487-502, 1994.

Chiland C., Enfance et transsexualisme, *La psychiatrie de l'enfant*, 1988, 31, 2, 313-373.

Delphy C., Penser le genre : quels problèmes ? in Hurtig M.C., Kail M., Rouch H., *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éd. du C.N.R.S., 1991

Freud S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, (Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, 1905), Paris, Gallimard, 1962, 190 p.

Garfinkel H., *Studies in ethnomethodology*, 1967, New-Jersey, Prentice Hall, 290 p.

Haraway Donna, The Promises of Monsters: A Regenerative Politics for Inappropriate/d Others, in Lawrence Grossberg, Cary Nelson, Paula A. Treichler, eds., *Cultural Studies* (New York; Routledge, 1992) , pp. 295-337.

Kessler S., McKenna W., *Gender, an ethnomethodological approach*, Chicago, The University of Chicago Press, 1978, 233 p.

Laplanche, Jean, Le genre, le sexe, le sexual in: Green, A., Grubrich Simitis, I., Laplanche, J. et al. -*Sur la théorie de la séduction*. Paris, In Press 2003, pp. 69-103

Lothstein L., *Female-to-male transsexualism, historical, clinical and theoretical issues*, Boston, Routledge and Kegan, 1983, 336 p.

McDougall, Joyce *Eros aux mille et un visages: la sexualité humaine en quête de solutions*. Paris : Gallimard, 1996

Mercader Patricia, (1994), *L'illusion transsexuelle*, Paris, L'Harmattan, 297 p.

Money J., Le transexualisme et les principes d'une féminologie, Sullerot Evelyne, *Le Fait Féminin*, Paris, Fayard, 1978, 521 p, 223-231.

Money J., Tucker P., *Sexual Signatures*, Boston, Little Brown and Co, 1975, 250 p.

Oppenheimer A., Le désir d'un changement de sexe, un défi pour la psychanalyse, *Psychanalyse à l'Université*, avril 1992, 117-134.

Reucher Tom, (2002), *Ethnopsychiatrie, théorie queer et "transsexualisme" (syndrome de benjamin): pratiques cliniques*, mémoire de DESS de psychologie clinique et pathologique, sous la direction de Françoise Sironi, Université Paris 8, 72 p.

Rubin Gayle, *L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre*, Université Paris-7 (Cahiers du CEDREF, n° 7-1998)

Stoller R., *Masculin ou féminin*, Paris, PUF, 1985, 363 p.

Stoller R., *Recherches sur l'identité sexuelle*, Paris, Gallimard, 1978, 406 p., ed. originale américaine, 1968.